

Georg Lukács

*De la responsabilité  
des intellectuels.*

1948

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :  
*Von der Verantwortung der Intellektuellen.* (1948)

Il occupe les pages 238 à 245 du recueil *Schicksalswende, Beiträge zu einer neuen deutschen Ideologie* [Tournants du destin, Contributions à une nouvelle idéologie allemande] (Aufbau, Berlin, 1956). Il était jusqu'à présent inédit en français.

Pendant la deuxième guerre mondiale, beaucoup ont espéré que l'anéantissement du régime hitlérien aurait aussi pour conséquence l'éradication de l'idéologie fasciste. Cependant, ce que nous avons vu après la fin de la guerre en Allemagne de l'Ouest montre que même les bases économiques et politiques du renouveau du fascisme hitlérien ont été préservées et développées par la réaction anglo-saxonne. Ceci se manifeste aussi dans le domaine idéologique. C'est pourquoi, même aujourd'hui, l'idéologie de l'hitlérisme est une question d'actualité, et pas une simple question historique.

Si nous nous remémorons l'émergence du fascisme, nous voyons quelle lourde responsabilité pèse sur l'intelligentsia pour le développement de l'idéologie fasciste. Il n'y a malheureusement là que très peu d'exceptions glorieuses.

Je prie les prétendus pragmatiques de ne point sous-estimer les questions de conception du monde. Je ne citerai qu'un seul exemple. Nous savons très bien comment la politique de Hitler a conduit, avec une nécessité d'airain, aux horreurs d'Auschwitz et de Maidanek. Mais il ne faut pas non plus négliger le fait que l'ébranlement systématique de la conviction de *l'égalité de tous les hommes* a fait partie des éléments qui ont permis cette abomination. La bestialité organisée du fascisme à l'encontre de millions de gens aurait été beaucoup plus difficile à mettre en œuvre si Hitler n'était pas parvenu à ancrer dans les plus larges masses allemandes que celui qui n'était pas « de pure race » n'était pas « à proprement parler » un être humain

Ceci n'était qu'un exemple parmi tant d'autres. Il fallait seulement montrer qu'il ne peut pas y avoir de conception réactionnaire du monde *innocente*. La génération plus ancienne se rappellera encore très bien les essais critiques « distingués », académiques, de la croyance « vulgaire » en l'égalité des hommes ; ainsi que les critiques analogues du progrès, de la raison, de la démocratie etc. La majorité de l'intelligentsia a pris part à ce mouvement, de manière active ou réceptive. Au début n'ont paru sur ces thèmes que des livres ésotériques, des essais spirituels – mais il en a été tiré des feuilletons dans les journaux, des brochures, des conférences radiophoniques qui s'adressaient déjà à un public de dizaines de milliers de gens. Finalement, Hitler reprit de tout cela tout ce qui, en matière de contenu réactionnaire de ces conversations de salon ou de café du commerce, de conférences universitaires ou d'essais, était utilisable pour sa démagogie de trottoir. On ne trouve pas un mot chez Hitler qui n'ait pas déjà été énoncé à un « niveau élevé » par Nietzsche ou Bergson, par Spengler ou Ortega y Gasset. La prétendue opposition de certains d'entre eux n'est pas pertinente d'un point de vue historique. Que représente une semi protestation, impuissante, de Spengler ou de Georges contre un incendie mondial au déclenchement duquel leur propre cigarette est coresponsable ?

Il est donc absolument nécessaire, et c'est une grande tâche de l'intelligentsia progressiste, de démasquer cette idéologie dans son ensemble, y compris dans ses représentants « les plus distingués » ; de montrer comment l'idéologie fasciste a découlé, avec une nécessité historique, de ces prémisses ; de montrer que

de Nietzsche, en passant par Simmel, Spengler, Heidegger, etc. il y a une *voie directe* qui mène à Hitler ; mais que les Bergson et Pareto, les pragmaticiens et les sémanticiens, les Berdiaev et Ortega ont également créé une atmosphère intellectuelle dont la fascisation de la conception du monde a pu tirer une copieuse nourriture. Ce n'est pas grâce à eux s'il n'y a pas eu jusqu'à présent de fascisme en France, en Angleterre, ou aux États-Unis.

Nous devons donc – y compris au plan idéologique – souligner le rôle dirigeant de l'Allemagne dans le développement jusqu'à présent de l'idéologie réactionnaire, mais le combat décisif contre l'idéologie impérialiste en Allemagne ne doit jamais conduire à exonérer les irrationalistes, les ennemis du progrès, les aristocrates de la conception du monde dans l'autres pays.

Il serait cependant erroné et dangereux de se limiter aujourd'hui à ce combat. Nous serions bornés si nous croyions que la nouvelle réaction, celle qui se développe aujourd'hui, suit obligatoirement au plan idéologique le même chemin que l'ancienne, travaille nécessairement avec les mêmes moyens intellectuels.

Naturellement, l'essence générale de toute réaction à notre époque, à l'époque de l'impérialisme, est la même : la prétention à la domination du capital monopoliste, le danger constant qui en découle des dictatures fascistes et des guerres mondiales ; naturellement, les deux – dictature fasciste et guerre – seront menées, dans l'oppression et la destruction, avec au moins la même brutalité que sous Hitler.

Mais il n'en résulte pas, et de loin, que le nouveau fascisme doive obligatoirement chercher, notamment au plan idéologique, à s'imposer en copiant exactement les méthodes hitlériennes. En vérité, la situation actuelle présente même déjà des traits quelque peu opposés. L'agression d'hier venait d'impérialismes qui s'estimaient lésés dans le partage du monde. Aujourd'hui, la menace d'agression provient d'un impérialisme puissant qui veut, de sa demi domination du monde, en faire une entière. Il a à sa suite des impérialismes qui savent que leur vieil empire est problématique et menacé, et soutiennent les États-Unis dans l'espoir – objectivement vain – de pouvoir conserver leurs possessions acquises jusqu'ici, les agrandir et les consolider.

Assurément, les traits généraux de l'impérialisme subsistent : ses visées se trouvent aujourd'hui également en opposition aux intérêts de leurs propres masses populaires et à ceux des peuples qui défendent leur liberté. Et cette opposition, la nécessité devant laquelle se voient placés les impérialismes agressifs d'opprimer leurs propres peuples et des peuples étrangers et en même temps, néanmoins, de mobiliser leurs propres masses populaires – démagogiquement – pour le nouveau partage du monde, montre la nécessité interne de la politique intérieure et extérieure fasciste dont les contours sont dès aujourd'hui clairement visibles.

Il est extrêmement probable que cette nouvelle étape de développement de l'impérialisme ne s'appellera pas fascisme. Et derrière la nouvelle terminologie se cache un nouveau problème idéologique : l'impérialisme « affamé » des allemands a entraîné un *cynisme nihiliste*

qui rompait *ouvertement* avec toutes les traditions de l'humanité. Les tendances fascistes qui se développent aujourd'hui aux États-Unis travaillent avec la méthode d'une *hypocrisie nihiliste* : elles anéantissent l'autodétermination interne et externe des peuples au nom de la démocratie ; elles réalisent l'oppression et l'exploitation des masses au nom de l'humanité et de la civilisation.

À nouveau un seul exemple. En s'appuyant sur Gobineau et Chamberlain, Hitler avait besoin de construire une théorie raciale propre, pour mobiliser démagogiquement ses masses pour extirper la démocratie et le progrès, l'humanisme et la civilisation. Pour les impérialistes des États-Unis, c'est plus commode : il leur suffit d'*universaliser* et de *systématiser* leur vieille pratique à l'égard des noirs. Et comme jusqu'à présent, cette pratique était aussi compatible avec l'idéologie selon laquelle les États-Unis seraient à l'avant-garde du combat pour la démocratie et l'humanisme, il n'y a pas lieu d'envisager pourquoi une telle conception du monde fondée sur l'hypocrisie nihiliste ne devrait pas apparaître ici, elle qui permettrait d'accéder à la domination pas des moyens démagogiques. Chacun de ceux qui suivent les destinées de la meilleure intelligentsia progressiste aux États-Unis, de Gerhart Eisler ou de Howard Fast, peut voir que cette universalisation et cette systématisation progressent rapidement. Un écrivain aussi pondéré que Sinclair Lewis à montré de manière percutante, il y a longtemps, dans *Elmer Gantry*, comment ces méthodes étaient devenues communes depuis longtemps.

Nous n'avons là, naturellement, devant nous que la forme pure abstraite du nouveau fascisme. Son

développement réel suit des chemins parfois complexes, tout particulièrement en France et en Angleterre, où la situation interne de la réaction impérialiste est beaucoup plus difficile. Il suffit – pour revenir sur des problèmes idéologiques – de regarder l'existentialisme, et l'on verra aisément que la tentative de mettre en harmonie le nihilisme affiché du préfasciste Heidegger et les problèmes d'aujourd'hui entraîne un virage du cynisme vers l'hypocrisie.

Ou bien, prenons Toynbee. Son livre est le plus grand succès en philosophie de l'histoire depuis Spengler. Toynbee examine la croissance et la chute de toutes les civilisations, et en arrive à la conclusion que ni la maîtrise des forces de la nature, ni celle des circonstances sociales ne sont en mesure d'influencer ce processus ; il veut également prouver que toutes les tentatives d'influencer par l'emploi de la violence le cours de l'évolution – toutes les révolutions donc – sont a priori condamnées à l'échec. Vingt et une civilisations se sont déjà effondrées. Une seule, la civilisation d'Europe occidentale a connu une croissance jusqu'à présent, parce qu'à son début, Jésus a trouvé cette nouvelle voie non-violente du renouveau. Et aujourd'hui ? Toynbee résume ses six volumes précédents en indiquant que Dieu – comme sa nature est tout aussi constante que celle des hommes – ne nous refuserait pas une nouvelle rédemption si seulement nous la lui demandions avec suffisamment d'humilité.

Je crois que le plus fanatique de ceux qui, aux États-Unis, préparent la guerre atomique ne peut rien souhaiter de mieux que l'intelligentsia progressiste ne fasse rien d'autre que de prier pour être exaucée de la sorte – tandis



que lui-même continue imperturbablement à organiser la guerre atomique.

Certes, cette tendance à la passivité fataliste de Toynbee montre que nous nous trouvons seulement aux stades préliminaires du développement idéologique du nouveau fascisme. (Pensons au fatalisme de Spengler, en opposition à l'activisme cynique nihiliste de Hitler.) Mais en constatant cela, la tâche et la responsabilité de l'intelligentsia n'est pas plus petite, mais au contraire plus grande : il est encore temps de donner une nouvelle orientation à l'évolution idéologique des principaux peuples de culture, ou tout au moins d'essayer d'arrêter l'évolution réactionnaire maintenant en plein essor.

Pour cela, il faut cependant, avant tout, de la clarté dans le domaine idéologique. Que signifie ici la clarté ? Non pas l'expression formellement claire des idées, dans un style parfait (cela existe en abondance dans l'intelligentsia), mais le savoir clair de *là où* nous nous trouvons, de *là où* mène le chemin de l'évolution, *de ce que* nous pouvons faire pour *influencer* son orientation.

De ce point de vue, cela va très mal pour les intellectuels de la période impérialiste. Comme il n'est objectivement jamais possible pour l'intelligentsia de se sentir chez elle de manière égale dans tous les domaines de la science, chaque époque porte au premier plan de l'intérêt certaines sciences, certaines branches du savoir, certains auteurs considérés comme classiques. C'est ainsi que la physique newtonienne au dix-huitième siècle a joué un grand rôle progressiste pour libérer l'intelligentsia françaises des préjugés théologiques et de l'idéologie monarchiste absolutiste transmise par ceux-ci ; elle a été

dans la France d'alors un moteur de la préparation idéologique de la grande révolution.

Il serait aujourd'hui d'une urgente nécessité que l'*économie politique* prenne aujourd'hui cette place dans l'intelligentsia, l'économie au sens de Marx comme science des *formes de l'être*, des *déterminations de l'existence*<sup>1</sup> primaires des hommes ; comme science des relations réelles des hommes entre eux, des lois et tendances d'évolution de ces relations. La réalité montre cependant des tendances diamétralement opposées. La philosophie, la psychologie, l'histoire, etc. de la période impérialiste se sont de la même façon efforcées de rabaisser les approches économiques, de les diffamer comme « superficielles », « inessentiels », comme indignes d'une conception du monde « plus profonde ».

Quelle en est la conséquence ? Comme elle ne voit pas les bases objectives de sa propre existence sociale, l'intelligentsia va être de plus en plus victime de la *fétichisation* des problèmes sociaux et, par l'intermédiaire de cette fétichisation, la victime impuissante de n'importe quelle *démagogie sociale*.

Il est facile d'en citer des exemples. Je ne parlerai que de quelques uns parmi les plus essentiels. C'est en premier lieu la *fétichisation de la démocratie*. Cela veut dire qu'on n'examine jamais : démocratie *pour qui*, et à l'exclusion de qui ? On ne demandera jamais quel est le contenu social réel d'une démocratie concrète, et ce non-questionnement est un des principaux points d'appui du

---

<sup>1</sup> Karl Marx, *Grundrisse*, Dietz Verlag, Berlin, 1953, page 26, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Anthropos, Paris, 1972, tome I, page 36

néofascisme qui se prépare maintenant. Ensuite, il y a la *fétichisation de l'aspiration des peuples à la paix*, le plus souvent sous la forme d'un pacifisme abstrait, où le désir de paix non seulement dégénère en passivité, mais devient même un mot d'ordre pour l'amnistie des criminels de guerre fascistes, et facilite ainsi la préparation d'une nouvelle guerre. Plus loin, il y a une *fétichisation de la nation*. Derrière cette façade disparaissent les différences entre les intérêts vitaux nationaux justifiés d'un peuple, et les tendances agressives du chauvinisme impérialiste. On peut se remémorer de manière précise comment cette fétichisation a été directement à l'œuvre dans la démagogie nationale de Hitler. Même aujourd'hui, elle est efficace sous sa forme immédiate, mais il y a cependant à côté de cela une exploitation non moins dangereuse de cette fétichisation ; l'idéologie d'un prétendu supranationalisme, d'un gouvernement mondial supranational, tout particulièrement aux États-Unis. De même que la forme directe, hitlérienne, visait à instaurer dans le monde une *pax germanica*, de même la forme indirecte court dans la direction d'une *pax americana*. Les deux, en cas de réalisation, signifient l'anéantissement de toute autodétermination nationale, de tout progrès social.

Enfin, il faut citer la *fétichisation de la civilisation*. Depuis Gobineau, Nietzsche, et Spengler, c'est devenu une grande mode de nier l'unité de la culture de l'humanité. Lorsqu'après la libération de joug de Hitler, j'ai pris part pour la première fois à une convention internationale, aux rencontres internationales de Genève en 1946, Denis de Rougemont et d'autres y sont venus

avec des idées de défense de la civilisation de l'Europe occidentale, idées qui avaient pour base une stricte différenciation de la civilisation d'Europe occidentale par rapport à la russe.<sup>2</sup> Défendre la civilisation d'Europe occidentale signifiait donc se protéger de la civilisation russe (idée analogue chez Toynbee). Le fait que cette théorie soit objectivement dénuée de toute valeur, que la civilisation actuelle d'Europe occidentale soit profondément imprégnée d'influences idéologiques russes, et principalement, à vrai dire, dans ses plus hautes manifestations, trahit un regard extrêmement superficiel sur la situation actuelle de la civilisation. Comment peut-on, pour ne citer que quelques noms, un tant soit peu imaginer la littérature de Shaw à Roger Martin du Gard, de Romain Rolland à Thomas Mann, sans Léon Tolstoï ? Ces théories exploitent démagogiquement le fait que la civilisation russe (et à plus forte raison la civilisation soviétique) se présente directement, de prime abord, comme étrangère à l'intelligentsia d'Europe occidentale. Mais tout amateur de littérature doit constater que la réception de Shakespeare en France a été beaucoup plus difficile que celle de Tolstoï – et pourtant, Monsieur de Rougemont et ses amis n'édifient pas une muraille de Chine des civilisations entre la France et l'Angleterre.

---

<sup>2</sup> Voir *L'esprit européen*, textes in-extenso des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres internationales de Genève, 1946. Oreste Zeluck, éditeur, Paris, 1947. Georg Lukács y est intervenu le 9 septembre 1946, (pages 165-194) traduction Mme Schidlof. Le texte allemand de sa conférence figure dans le recueil *Schriften zur Ideologie und Politik*, Luchterhand, 1967, pages 404-433, sous le titre *Aristokratische und demokratische Weltanschauung*, [La vision aristocratique et démocratique du monde].

Mais il est encore plus important de voir clairement ce que signifient socialement de telles théories. Le développement de la civilisation en Russie, qui culmine avec la civilisation soviétique, incarne aujourd'hui tout autant l'*avenir* qui bourgeonne dans notre civilisation, que ce qu'a fait la civilisation anglaise pour la France au dix-huitième siècle, ce que l'année 1793 a fait pour tous les européens progressistes au dix-neuvième siècle. La fétichisation de la civilisation est ici un masque de la contestation, par ce qui agonise, de ce qui est prometteur d'avenir, justement dans la *propre* civilisation. Ce que les Rougemont et Toynbee veulent avec leurs théories, c'est édifier un « cordon sanitaire » culturel autour de la Russie, autour de l'Union Soviétique, et ils se font ainsi – peu importe s'ils ne veulent consciemment ou pas – les complices de la préparation idéologique de la guerre.

Je me suis en apparence largement écarté de l'économie politique. En réalité, j'ai sans cesse et exclusivement parlé d'économie. Que signifie en effet ici fétichisation ? Cela veut dire que n'importe quel phénomène historique va être détaché de son terreau social et historique, que son concept abstrait (la plupart du temps quelques traits de ce concept abstrait) va être fétichisé en un existant prétendument autonome, en une entité propre. La grande performance de l'économie politique authentique consiste précisément à dissiper cette fétichisation, à montrer concrètement ce que signifie un phénomène historique quelconque dans le processus de l'évolution, ce qu'est son passé, ce qu'est son avenir.

La bourgeoisie réactionnaire sait donc très précisément pourquoi elle cherche par son idéologie à diffamer l'économie politique authentique, tout comme la réaction

cléricale, du seizième jusqu'au dix-huitième siècle, savait précisément pourquoi elle combattait la nouvelle physique. Aujourd'hui, c'est un intérêt vital de la bourgeoisie impérialiste que d'anéantir la *capacité sociohistorique d'orientation de l'intelligentsia*. Même si une part considérable de l'intelligentsia ne peut pas être transformée en partisans inconditionnels de la réaction impérialiste, il lui faut tout au moins errer, impuissante, sans capacité d'orientation, dans un monde incompréhensible.

Avouons-le avec honte : cette manœuvre a largement réussi à la bourgeoisie réactionnaire. Elle a suborné de larges parts de la meilleure intelligentsia. De très nombreux bons représentants de l'intelligentsia d'aujourd'hui ont même créé une philosophie – en soutien inconscient à cette aspiration de la réaction impérialiste – qui veut apporter la preuve qu'il serait *philosophiquement impossible* de s'orienter socialement. Cette ligne va de l'agnosticisme social de Max Weber à l'existentialisme.

Mais ceci n'est-il pas pour l'intelligentsia un état *indigne* ? N'a-t-elle obtenu ses capacités, son savoir, sa culture intellectuelle et morale, que pour, au sujet d'un tournant du monde où se décide le destin de l'humanité, où la liberté et l'oppression barbare s'affrontent en un combat décisif, se demander avec Pilate : qu'est-ce que la vérité ? Et n'est-ce pas indigne de leur part que de faire passer ce non-savoir, ce refus de savoir, comme une profondeur philosophique particulière ?

Nous avons acquis notre savoir, développé notre culture intellectuelle, pour comprendre le monde mieux que

l'homme moyen. La réalité montre cependant un tableau contraire. Arnold Zweig décrit très justement un intellectuel honnête qui, pendant des années, tombe dans le panneau de chaque menée démagogique de l'impérialisme allemand, et qui, à la fin, doit admettre que de simples travailleurs, des années auparavant, avaient clairement et justement percé ces faits à jour.

De nombreux intellectuels ressentent dès aujourd'hui *d'où* la liberté et la civilisation sont vraiment menacés. Nombre d'entre eux se dressent – même si c'est avec une emphase morale forte – contre l'impérialisme, contre les préparatifs de guerre. Mais notre dignité comme représentant de l'intelligentsia exige justement de nous de faire de ce *sentiment* un *savoir*. Et ceci ne peut être atteint que par la science de l'économie politique, que par l'économie politique du marxisme.

L'intelligentsia se trouve à la croisée des chemins. Devons nous, comme l'intelligentsia de France au dix-huitième, de Russie au dix-neuvième siècle, nous transformer en précurseurs et en combattants d'avant-garde d'un tournant progressiste du monde – ou bien, comme l'intelligentsia allemande de la première moitié du vingtième siècle, être les victimes impuissantes, les complices sans volonté d'une réaction barbare ? Quel comportement est digne de la nature, du savoir, de la culture de l'intelligentsia, lequel leur est indigne, voilà qui ne fait pas question.

1948